

Numéro 49

La Plume

Décembre 2024

www.laplumedauphine.fr

LE FUTUR

Édito

Chers lecteurs,

En cette fin d'année, partiels et autres examens pleuvent sur Dauphine. Le moral est en berne, les troupes estudiantines délaissent les amphis pour se réfugier à la BU. Face à tant de déprime hivernale, la Plume fait rayonner l'avenir : découvrez dès à présent notre nouveau numéro, sur le thème des futurs.

Première condition d'un futur acceptable : qu'il soit engagé pour l'écologie. Pour cela, vous découvrirez une nouvelle forme de plateforme, retraçant les émissions de gaz à effet de serre.

Penser le futur était déjà l'affaire du passé. Nos ancêtres pensaient de nous que nous aurions atteint tel ou tel niveau de développement. Dans bien des cas, loin de là.

En outre, le futur doit nous offrir de meilleures conditions de vie. En ce sens, la médecine cherche constamment le progrès, sans toujours s'entendre avec l'éthique.

Mais le futur charrie également avec lui son lot de tracas. Son caractère incertain nous pousse souvent à envisager le pire, qu'il s'agisse de l'apocalypse racontée par les films dystopiques, ou plus concrètement la peur d'un avenir empli d'échecs personnels.

Enfin, le présent étant tout de même notre première préoccupation, vous retrouverez dans ce numéro nos rubriques habituelles, qui vous emmèneront à travers les exploits sportifs comme architecturaux de cette année, et vous prodigueront quelques conseils en matière de développement personnel.

Les Plumards vous souhaitent une excellente lecture, et surtout de joyeuses fêtes de fin d'année. Prenez soin de vous !

— L'ÉQUIPE —

MALAK BEN BELGACEM, JUSTINE BERNARD, AYA BERRO,
LOUISA CARDINAUD, ALEXIS CHRETIEN, LOUANE DE
TROYER-COULLET, ANAÉ DUCHEMIN, MOHAMED ROUASKI
FADEL, LOUIS FONTAN, ELIOT FRAIM, PAULINE GABLE,
IRÈNE GAUTHIER, WILHEM GODEAU, ORNELIA GRAVEZ,
NOUR JOUNI, LOUANN LE REZIO, LOU LUCBERNET, JEANNE
MILAN, PERRINE NGUYEN VAN TUYEN, ALEXIS PELLET,
LILY POISBLAUD, HASIN' NIAINA RANDRIANASOLO, LENA
STERN, LAURINE VARNIER ET MATTHIEU VAZ

— NOS PARTENAIRES —



Sommaire

SPORT page 4

- Ils ont fait 2024

DOSSIER pages 5-9

- Le rôle de Sweep dans la transition bas-carbone
- Les films dystopiques, le reflet d'une société en détresse
- Comment imagine-t-on le futur ? Regards sur le passé
- L'IA en médecine et la quête de l'immortalité
- Pourquoi sommes-nous de plus en plus nombreux à craindre l'avenir ?



CULTURE pages 10-11

- Atomic Habits, ces petites habitudes qui rendent plus productif

INTERNATIONAL page 12

- Les ingénieurs du chaos : Quand Elon Musk prend la relève de Gianroberto Casaleggio

DÉBAT pages 13-14

- Le paradoxe du bodypositive : accepter son corps... mais vouloir le changer

DÉCRYPTAGE pages 15-16

- Monuments historiques : retour vers le futur ?



crédits : gallica.bnf.fr / BnF, Canva IA

couverture : Intelligence Artificielle Canva

NOUS CONTACTER



laplumedauphine.fr



laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !



La Plume



laplumedauphine



@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal. - ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Ils ont fait 2024

SPORT



Comment ne pas commencer par le roi Léon ?

Léon Marchand, 22 ans, est à l'origine d'un quart des médailles d'or aux JO de Paris. Comme le disait Corneille, « *la valeur n'attend point le nombre des années* ». Véritable prodige des bassins, le nageur toulousain a notamment réalisé l'exploit historique de remporter deux finales olympiques à moins de deux heures d'intervalle l'une de l'autre. Non seulement il gagne tout, mais il le fait avec la manière : chaque fois il bat le record olympique, et s'établit ainsi comme la nouvelle référence à battre. Les Olympiades n'ont pas été le seul terrain de jeu de Léon Marchand : à l'automne, après une pause bien méritée, il revient sur le devant de la scène à l'occasion d'étapes de coupe du monde en Asie. Là aussi, pluie de records battus sur ses distances fétiches que sont les 200 et 400 mètres.

“ La cycliste a maîtrisé d'une main de maître la course : partie à l'avant dès le départ, personne ne l'a jamais revue à l'arrière. ”

Du bassin à la perche

Autre star de cette 33^{ème} Olympiade, l'américano-suédois Armand Duplantis, communément appelé « Mondo », tutoie les sommets. En 2024, le perchiste fait tomber son record mondial à pas moins de trois reprises : 6,24m, 6,25m, 6,26m. L'aisance avec laquelle il semble franchir les barres a de quoi donner le tournis : là où le précédent record olympique était placé à 6,10m, l'athlète de 23 ans passe aisément une barre 15 centimètres plus haut. Le pari était gagnant, la médaille d'or en poche. Son talent laisse sans voix tous ceux qui le côtoient. ...Non... en fait c'est tout le contraire ! Des cris de joie fusent des travées du stade à chacune de ses démonstrations. Et parmi ses plus fidèles supporters : Renaud Lavillenie, dont le record du monde en salle établi à 6,14m a été dépassé par un certain...Armand Duplantis ! Aux journalistes, le suédois répond souvent que le patron français de la discipline est son modèle. L'élève semble en tous cas bel et bien avoir dépassé le maître.

La bosse du VTT

Deuxième jour des olympiades. Colline d'Elancourt, dans les Yve-

2024, l'année de tous les records ! Déclaré « grande cause nationale » par les pouvoirs publics, le sport était dans toutes les têtes, que l'on soit un adepte de la pratique ou plutôt un abonné des tribunes.

Pour le clan tricolore, ces douze derniers mois resteront sans nul doute dans les annales, car force est de constater que la moisson de médailles et de titres fut riche pour nos athlètes bleu-blanc-rouge. Petit tour d'horizon de ces sportifs qui ont fait l'année 2024.

crédit : Justine BERNARD

lines. Trois minutes d'avance sur sa dauphine. C'est ainsi que Pauline Ferrand-Prévoit avait rendez-vous avec l'Histoire. Seul titre qui manquait à sa carrière, la médaille d'or olympique en Cross-country trône désormais au milieu de ses autres récompenses. La cycliste a maîtrisé la course d'une main de maître : partie à l'avant dès le départ, personne ne l'a jamais revue à l'arrière. Les téléspectateurs et autres supporters garderont sans doute en tête ses larmes à l'arrivée ; sur le podium ; au Club France...des larmes de joie que rien ne semblait pouvoir arrêter, tant l'émotion était présente. Véritable légende de sa discipline, elle a l'honneur de porter le drapeau tricolore aux côtés du rugbyman Antoine Dupont, lors de la cérémonie de clôture.

Chose étonnante : ayant déjà tout gagné en VTT, elle décide de passer à la route, nouveau défi lancé à sa carrière pour montrer une nouvelle corde à son arc, elle qui était déjà couronnée championne du monde

de cyclisme sur route en 2014. Rendez-vous donc en 2025 sur le tracé du Tour de France Femmes, pour une bataille acharnée en haut des plus beaux sommets.

L'arc-en-ciel Pogacar

Un tour de France plié dès la première semaine. Vous pensiez cela impossible ? Tadej Pogacar vous démontre le contraire. Le prodige slovène règne ainsi sans partage sur le monde de la bicyclette. Après deux succès en 2020 et 2021, il renoue avec la victoire sur la Grande Boucle 2024, en s'adjugeant le maillot jaune dès la quatrième étape, sans plus jamais le partager (le Tour en compte tout de même 21...). En 2024, rien n'arrête « Pogi » comme la presse l'appelle parfois : Giro, Tour de Lombardie, de Catalogne, Liège-Bastogne-Liège, Strade Bianche etc... sans oublier le tricot arc-en-ciel de champion du monde !

Voilà pour notre petit tour des pépites 2024. Bien sûr, il y en a bien d'autres, alors... bravo à tous nos champions !

JUSTINE BERNARD, L3 CCA

Vers une transition bas-carbone : le rôle des plateformes comme Sweep

La lutte contre le changement climatique pousse de plus en plus d'entreprises à évaluer et réduire leurs émissions de CO₂. Mais face à la complexité des chaînes de valeur et à des obligations réglementaires croissantes, la tâche reste ardue. Des plateformes comme Sweep tentent d'apporter des solutions concrètes et accessibles, en combinant technologie et collaboration.

Décarboner : une démarche encore trop complexe pour les entreprises

La gestion des émissions carbone reste un défi de taille pour les entreprises. En effet, mesurer son impact environnemental ne se limite pas à calculer les émissions directes issues des processus de production. Il s'agit également d'intégrer les émissions indirectes, notamment celles générées par les fournisseurs, les partenaires et même les utilisateurs finaux des produits. Ce défi logistique et méthodologique décourage souvent les entreprises, malgré la pression croissante des consommateurs, des investisseurs et des régulateurs.

Les outils traditionnels de reporting environnemental, bien qu'essentiels, montrent leurs limites. Souvent focalisés sur des indicateurs globaux, ils peinent à offrir une vision précise et granulaire des émissions. Sweep, une start-up française fondée en 2020, tente de pallier ces insuffisances en proposant une plateforme numérique pensée pour une gestion plus fluide et détaillée des émissions. L'objectif : rendre les données exploitables pour favoriser une transition écologique réellement mesurable et actionnable.

Une solution axée sur la transparence et l'action collaborative

Ce qui distingue Sweep, c'est sa capacité à fournir une vision à 360° des émissions. En connectant les données provenant de l'ensemble des maillons de la chaîne de valeur, la plateforme permet d'analyser avec précision les émissions directes (Scope 1), les consommations énergétiques (Scope 2) et les impacts indirects (Scope 3). Cette approche holistique, bien que complexe à mettre en place, se révèle indispensable pour atteindre les objectifs climatiques ambitieux fixés par les accords internationaux, comme ceux de Paris.

Mais Sweep ne se contente pas de collecter des données. La plateforme se veut aussi un outil stratégique, en permettant aux entreprises de simuler différents scénarios de réduction. Par exemple, une entreprise peut évaluer l'impact d'un passage à des énergies renouvelables ou d'une relocalisation de certaines chaînes d'approvisionnement.

Fédérer les équipes autour d'une transition commune

La dimension collaborative est un autre pilier de l'approche de Sweep. Loin de considérer la décarbonation comme une mission isolée, la start-up encourage toutes les parties prenantes d'une entreprise à s'impliquer. Des équipes logistiques au service financier, en passant par les ressources humaines, chaque département peut contribuer à identifier des leviers d'action et à atteindre les objectifs climatiques.

Cette approche a également l'avantage de transformer la décarbonation en un véritable projet collectif, capable de renforcer la cohésion interne. Elle permet de dépasser le cadre des simples contraintes réglementaires pour en faire un enjeu stratégique partagé.

Entre promesses technologiques et réalités économiques

Si les plateformes comme Sweep offrent des outils puissants, leur adoption n'est pas sans défis. D'une part, la mise en œuvre nécessite une forte mobilisation interne et une collecte de données rigoureuse. D'autre part, les coûts initiaux d'implémentation peuvent représenter un frein pour certaines entreprises, notamment les PME. Ces dernières, souvent moins bien équipées en ressources financières et humaines, risquent d'être mises à l'écart des avancées technologiques.

Les obligations réglementaires croissantes, comme la directive CSRD en Europe, viennent renforcer ces défis. Ces réglementations exigent des entreprises des rapports environnementaux de plus en plus détaillés, sous peine de sanctions. Dans ce contexte, Sweep se positionne comme un allié potentiel, capable de simplifier et d'automatiser une partie de ces démarches administratives.

Cependant, il est essentiel de garder à l'esprit que ces outils ne sont que des catalyseurs. Sans un engagement fort de la part des dirigeants, des investissements conséquents et une volonté de transformer les modèles d'affaires, la transition écologique restera incomplète.

LOUIS FONTAN - MASTER 1 GESTION DE PATRIMOINE

Les films dystopiques, le reflet d'une société en détresse

Une terre inhabitable. Plan sombre. Une société qui s'est construite sur la peur. Un personnage principal qui se bat contre cette société. Voilà les ingrédients d'une bonne dystopie.

Retournons dans les années 2010 où les films dystopiques saturent le paysage cinématographique. *Hunger Games*, *Le Labyrinthe*, *Divergente*, on retrouve l'ambiance post-apocalyptique sur tous nos écrans. Mais alors, comment expliquer l'essor de ce courant ?

La dystopie en elle-même n'est pas nouvelle. Les initiés connaissent les romans d'Orwell, *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury ou encore *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. Elle s'est d'abord cantonnée à la littérature. Cependant, le cinéma s'empare progressivement de ce genre littéraire qui marche et fascine. De plus en plus de spectateurs demandent à s'évader, oublier le présent pour se retrouver au sein d'un environnement hostile qui leur est étranger.

Deux types de films sont à distinguer : un film dystopique envisage un avenir sombre résultant d'une évolution progressive du monde, là où le film post-apocalyptique présente une société frappée par un événement cataclysmique. Plusieurs possibilités : une météorite s'est écrasée sur la terre, les catastrophes naturelles ont rendu notre environnement inhabitable ou une guerre nucléaire a divisé l'humanité.

Dans tous les cas, le futur est nécessairement sombre et pessimiste. Mais alors, pourquoi ce besoin incessant d'envisager le pire ?

Ma réponse : les films dystopiques sont un exutoire. Un espace dans lequel on met en scène nos plus grandes angoisses

pour nous en débarrasser. Le désert aride de *Mad Max* n'est-il pas le résultat de la crise environnementale actuelle ? C'est également une guerre globale qui a construit la société inégalitaire et stratifiée de *Hunger Games*.

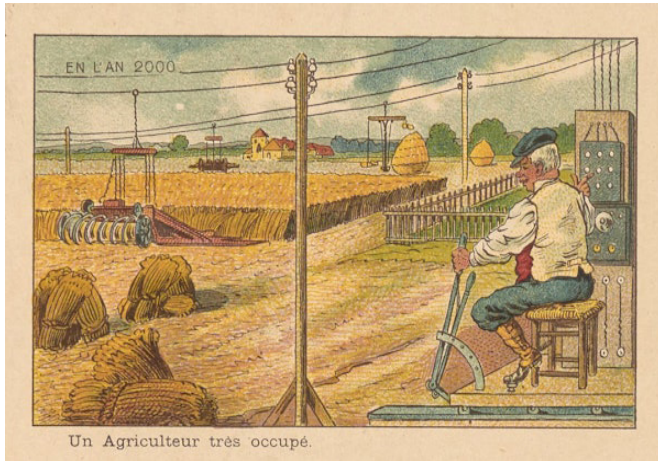
Les films dystopiques semblent être un reflet des peurs d'une société. La peur d'une destruction de notre monde, mais aussi la peur de la création d'un monde encore pire que le nôtre.

Le Labyrinthe ou *Divergente* sont donc là pour nous montrer ce qu'on ne veut pas voir. Vont-ils changer le monde ? Sûrement pas. Les spectateurs vont-ils soudainement changer leur mode de vie après le visionnage ? Encore moins. Cependant, ils nous font prendre conscience qu'un futur sombre est possible et qu'une réflexion sur notre monde actuel est de mise.

LILY POISBLAUD - L3 LISS

“ Un espace dans lequel on met en scène nos plus grandes angoisses pour nous en débarrasser. ”

Comment imagine-t-on le futur ? Regards sur le passé



crédit : Source gallica.bnf.fr / BnF

Qui ne s'est jamais surpris à rêver du futur ? Peut-être vous êtes-vous laissé emporter par une vision idéale ou, au contraire, vous êtes-vous détourné de ces réflexions, jugeant cela futile ou inaccessible.

Ces interrogations traversent les époques. Le futur nourrit l'es-pérance de progrès rêvés et fulgurants mais aussi la crainte paradoxale de ces bouleversements, de l'inconnu.

Une année symbolique a cristallisé ces questionnements : l'An 2000. Entre mythes, fantasmes et peurs, le nouveau millénaire a été l'occasion de s'interroger sur ce que le futur pourrait être, mais aussi sur ce que nous souhaitons qu'il devienne, mêlant des projections se voulant rationnelles et des désirs subjectifs.

Une décennie s'est particulièrement illustrée dans cet exercice : les années 1960. Dans un dialogue et une confrontation entre l'abstrait et le réaliste, l'imagination prolifère d'un enfant, celle d'un adulte qui souvent adopte un discours qui se veut plus réaliste, et des documents analysant le monde contemporain, ses problématiques et les résolutions que le futur pourrait apporter, l'INA nous offre la possibilité de nous plonger dans une époque.

Il est frappant de constater à quel point notre vision du futur est profondément ancrée dans les références de notre époque. S'affranchir de ces influences pour imaginer un avenir radicalement différent est un exercice ardu. Une illustration marquante apparaît dans le journal *Les Actualités Françaises* de 1963, intitulé *Comment sera la France de demain ?* La société des années 1960, à travers ce reportage, met l'accent sur la modernisation de la France à travers d'ambitieux projets de décentralisation, création de métropoles, développement industriel et construction de villes nouvelles. Dans cette vision futuriste transparaissent ses aspirations et priorités. Le journal décrit quatre fonctions fondamentales de la ville : « loger, travailler, circuler et cultiver ». L'approche reflète une utopie urbanistique marquée par une foi inébranlable dans la croissance économique, l'industrialisation et le progrès technologique et semble ignorer certains enjeux majeurs, comme les limites énergétiques ou environnementales. Par ailleurs, ce fonctionnalisme tend parfois à négliger l'esthétique au profit de l'efficacité, révélant ainsi les biais d'une époque.

Les témoignages de plus jeunes générations offrent un autre regard. L'imagination des enfants s'affranchit beaucoup plus souvent que celle des adultes des contraintes techniques contemporaines. Néanmoins, malgré un optimisme assez partagé, certains mettent en

avant la persistance d'injustices ainsi que la peur de l'An 2000. Dans beaucoup de leurs réponses, on remarque la présence de l'environnement, la crainte qu'il ne soit plus accessible à cause d'une urbanisation galopante. Ils se montrent par ailleurs pour la plupart très optimistes à propos de la conquête spatiale, sûrement du fait de la mission Apollo 11 en 1969, qui a permis pour la première fois à un homme de marcher sur la Lune ou au sujet du progrès technologique via le robot notamment avec les formes variées qu'il pourrait prendre. Chez les adolescents les avis ont l'air plus réfléchis et moins rêveurs, plus conscients des limites du progrès technique, et s'intéressent surtout aux enjeux liés à l'écologie, la consommation d'énergie et l'évolution des rapports sociaux, tout en conservant une certaine foi dans l'innovation.

Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est en partie celui que certains ont pu s'imaginer : le reflet des craintes, rêves et projections du passé. Ces visions peuvent être exprimées sous diverses formes, de l'utopie à la dystopie, ou de façon plus neutre en se basant sur des données scientifiques et sociologiques pour penser l'avenir par le biais de l'observation du présent. Toutefois, l'orientation est visible à travers des thèmes omniprésents, reflets des considérations contemporaines : la guerre, l'espace, l'urbanisation, le nucléaire.

Il n'est plus envisageable aujourd'hui de construire des villes immenses sans prendre en compte l'impact environnemental, le rôle des femmes dans la société a changé, de même que la manière d'apprendre à l'école, et la vision du travail diverge. Ainsi, certaines idées imaginées par le passé sont techniquement réalisables aujourd'hui, pour autant, on ne les met pas en pratique. En effet, il est important de confronter les visions issues de conceptions passées et nos aspirations présentes.

Sources des témoignages d'enfants et d'adolescents :

1962 : L'An 2000 vu par les jeunes | Archive INA

1970 : L'an 2000 vu par les jeunes | Archive INA

1969 : Les enfants imaginent l'an 2000 | Archive INA
Journal 1963 ;

1963 : Quelle sera la France du futur ? | Archive INA



crédit : Intelligence Artificielle Canva

L'IA en médecine et la quête de l'immortalité : Des avancées prometteuses, mais à quel prix ?

"En ce monde rien n'est certain, à part la mort et les impôts", disait Benjamin Franklin. Mais aujourd'hui, la science rêve d'effacer une de ces deux certitudes. À l'ère de l'intelligence artificielle (IA) et du transhumanisme, la médecine se réinvente. D'un côté, l'IA révolutionne le diagnostic et les traitements. De l'autre, des chercheurs s'attaquent à l'un des plus grands mystères de l'humanité : comment stopper le vieillissement. Ces avancées sont prometteuses, mais elles soulèvent autant d'espoirs que de questions. Alors, que se cache-t-il derrière la quête de l'immortalité ?

La révolution discrète des hôpitaux

L'IA ne se contente plus d'être un simple outil puisqu'elle s'intègre peu à peu dans le quotidien des hôpitaux. Des systèmes capables d'analyser des radiographies, des scanners, ou même de proposer des diagnostics plus rapidement et souvent plus précisément que des médecins sont déjà en place dans des hôpitaux du monde entier. Des entreprises comme Google Health ou IBM Watson ont prouvé que l'IA pouvait déjà transformer le quotidien des médecins.

Mais peut-on réellement lui confier notre santé ? Si l'IA est formidable pour des tâches répétitives ou techniques, elle ne saura jamais remplacer la dimension humaine du soin. Une machine ne saura pas poser une main réconfortante sur une épaule, ni offrir l'écoute attentive qu'un patient attend de son médecin. En somme, l'IA est un outil puissant, mais pas un remplaçant.

Et si l'immortalité était possible ?

Si l'IA représente déjà la médecine d'aujourd'hui, le transhumanisme se projette vers l'avenir, avec l'objectif audacieux de freiner, voire stopper le vieillissement. Mais voilà, cette quête d'immortalité soulève des questions moins séduisantes. Vivre éternellement, ou du moins beaucoup plus longtemps, semble être une idée folle et merveilleuse, non ? Mais... à quel prix ? Que se passerait-il si notre corps refusait de vieillir, mais que notre esprit commençait à s'essouffler ? Après tout, vivre plus de 100 ans, c'est une chose, mais vivre 500 ans à ressasser les mêmes souvenirs... Qui signe pour ça ? Et puis, bien sûr, il y a la question sociale. Si les technologies qui permettent de ralentir ou stopper le vieillissement deviennent accessibles uniquement aux plus riches, alors le rêve d'une vie éternelle deviendrait rapidement un privilège de quelques-uns. Pas sûr que ce soit une vision d'avenir très égalitaire. En fait, on risquerait plutôt de se retrouver dans une société où une élite immortelle observerait les générations passées

comme on regarde des mouches qui nous embêtent. Sympathique, non ? Mais au fond, l'immortalité, est-ce vraiment ce qu'on souhaite ? Une vie sans fin pourrait-elle nous offrir la richesse des expériences humaines, ou finirait-elle par nous lasser ? La fin de la vie, après tout, donne tout son sens à la vie elle-même. Un peu comme une série qui serait géniale au début, mais qui finirait par traîner en longueur, jusqu'à ce qu'on soit heureux qu'elle se termine. Peut-être que la fin

de notre histoire, c'est finalement ce qui lui donne de la valeur ?

“ Une machine ne saura pas poser une main réconfortante sur une épaule, ni offrir l'écoute attentive qu'un patient attend de son médecin. ”

IA : Promesses et dangers

L'IA et les recherches sur la longévité recèlent des promesses immenses. Par exemple, l'IA peut améliorer l'accès aux soins, en particulier dans les régions sous-médicalisées, grâce à la télémédecine et à la consultation à distance. Quant aux traitements anti-âges, ils pourraient un jour offrir un répit face aux maladies dégénératives comme Alzheimer ou Parkinson.

Mais ces avancées ne doivent pas occulter les défis éthiques et sociaux. L'IA pourrait certes améliorer les soins, mais si elle est mal régulée, elle pourrait renforcer des inégalités préexistantes. Le transhumanisme, quant à lui, soulève la question du « prix » de l'immortalité : qui sera en mesure de se payer une vie éternelle, et à quel coût moral et social pour l'ensemble de l'humanité ?

La médecine de demain devra ainsi jongler entre innovation et éthique, en veillant à ce que le progrès ne se fasse pas au détriment de l'humanité. En définitive, le plus grand enjeu ne réside peut-être pas dans la prolongation de la vie, mais dans la manière dont nous vivons notre vie, avec toute la richesse et la profondeur qu'elle comporte, même si cette dernière doit avoir une fin.

MATTHIEU VAZ, L3 CCA



crédit : Intelligence Artificielle Canva

L'écho des peurs : pourquoi sommes-nous de plus en plus nombreux à craindre l'avenir

Quand le futur consiste en une multitude de configurations inconnues et hors de notre contrôle ; il n'est pas rare que notre cerveau, si bien conçu, commence à prévoir toutes les issues inimaginables afin de s'y préparer au mieux. "Le futur n'est pas quelque chose qui arrive. Le futur est ce que nous faisons aujourd'hui.". Voici les propos qu'aurait tenu Mahatma Gandhi et qui traduisent l'idée que nos actions présentes seront celles qui façonnent directement l'avenir.

Pour autant, il n'est pas rare de constater aujourd'hui que la plupart de nos préoccupations quotidiennes portent sur le lendemain et que ces dernières dévorent sans cesse notre énergie et l'instant présent.

Pour la plupart d'entre nous, à chaque décision prise, on se demande quelles seront les conséquences de ces dernières sur notre situation future, ou encore si l'on ressentira un quelconque regret en les prenant.

Alors pour comprendre cette angoisse, il faut retourner à son origine et à sa cause, en déterminant vers quel âge cette dernière prend forme dans notre esprit.

Bien que des études menées montrent que les enfants commencent à réfléchir et à planifier l'avenir entre 3 et 5 ans, la plupart d'entre eux se penchent réellement sur la question au démarrage de l'adolescence. Cette période, où l'individu est en perpétuelle recherche d'identité et de sens, est aussi celle où il est amené à prendre plusieurs décisions concernant ses choix d'orientation académique ou encore ses projets personnels.

Selon le baromètre d'Ipsos sur la santé mentale des adolescents, 53% des adolescents français montraient des symptômes d'anxiété en 2022, et 48% d'entre eux des symptômes de dépression. Des chiffres qui ne cessent de croître à mesure que leurs préoccupations sur l'avenir et sur l'État du monde grandissent.

Mais ces statistiques ne sont pas exclusives aux adolescents, loin de là, et s'étendent également aux jeunes adultes et adultes. En effet, plus de la majorité d'entre eux ont déclaré à l'Ipsos avoir ressenti de l'inquiétude pour leur avenir et celui de leurs proches.

Comment expliquer alors ces inquiétudes ?

Tout d'abord, parlons d'argent, puisqu'il n'est pas rare d'entendre que ce dernier domine notre monde.

Nous sommes toujours plus nombreux à être préoccupés par

notre situation financière et l'incertitude économique qui se cache derrière. En effet, d'après l'Observatoire des inégalités, de plus en plus de jeunes se sentent marginalisés sur le marché de l'emploi, qu'ils trouvent toujours davantage précaire, compétitif et instable. Aujourd'hui, pour beaucoup, construire son avenir est devenu une tâche éprouvante, oppressante, qui empêche de se projeter positivement dans le futur.

Le changement climatique a lui aussi son rôle à jouer, surtout quand de nouveaux termes, tel que « solastalgie », font leur apparition dans nos dictionnaires. Utilisé pour la première fois par Glenn Albrecht en 2007, il traduit une souffrance morale des personnes affectées par les changements de l'environnement liés au réchauffement climatique.

La situation actuelle, étant très pessimiste, nourrit le sentiment d'impuissance et de frustration chez les jeunes adultes, pour qui leurs efforts se heurtent à des politiques insuffisantes. De plus, la situation géopolitique actuelle du monde avec son nombre grandissant de conflits, alimente l'inquiétude des individus quant à leur sécurité, leur santé, ainsi que celles de leurs proches.

Enfin, nous pouvons évoquer la grande pression ressentie par les adolescents et les jeunes adultes pour réussir leurs études ou pour se conformer aux attentes de la société. Cette dernière, à travers les réseaux sociaux notamment, favorise la comparaison avec autrui ainsi que le sentiment d'avoir un avenir voué à l'échec face aux réussites des autres.

Pour contrer les pensées angoissantes et appréhender l'avenir avec sérénité, la Plume vous propose de partager VOS meilleures astuces en répondant au questionnaire ci-dessous ! :



Atomic Habits, ces petites habitudes qui rendent plus productif



crédit : Intelligence Artificielle Canva

En 2002, alors qu'il n'est encore qu'un simple lycéen féru de baseball, James Clear est victime d'un accident grave lors d'un match. Sa guérison nécessite plus de huit mois de rééducation, si bien que lorsqu'il retourne sur le terrain, sa condition physique est tellement mauvaise qu'il est exclu de son équipe. Cependant, Clear n'abandonne pas. Son entrée à la *Denison University* marque un tournant décisif dans sa vie. En effet, il réussit à y intégrer l'équipe de baseball, et, déterminé à devenir athlète, se décide à mettre de l'ordre dans son quotidien afin d'atteindre son objectif. Alors que ses pairs restent éveillés tard pour jouer aux jeux vidéo, il se couche tôt chaque soir, travaille dur, s'exerce régulièrement, et garde sa chambre impeccablement rangée. Au fil des semestres, il accumule de nombreuses petites habitudes qui le propulsent au sommet des étudiants de son université. Il commence par obtenir le rôle de titulaire dans son équipe, puis est élu capitaine. Il est ensuite nommé meilleur athlète masculin de l'université, et au moment où il obtient son diplôme, son nom figure dans le livre des records dans huit catégories différentes, sans compter qu'il reçoit la plus haute distinction académique de l'université : la médaille du président.

« - « Un rien peut tout changer » »

Nous vous proposons un résumé de « Atomic Habits », écrit par Clear et publié en France par les éditions Larousse sous le nom « Un rien peut tout changer ». Il y explique comment créer des habitudes bénéfiques, mais aussi comment les maintenir sur le long terme, afin d'atteindre nos objectifs. Pour cela, il introduit 4 lois qu'il nomme les « lois du changement de comportement ».

La première Loi : Rendre l'habitude évidente

« *Make it obvious* », écrit James Clear. Selon lui, il faut identifier dans notre environnement les signaux (cues) qui déclenchent nos habitudes. L'« *environment design* » est une méthode proposée par l'auteur pour changer notre environnement, et par la même occasion, nos habitudes. Elle consiste à réorganiser notre espace de vie (ou de travail !) de sorte à rendre visibles les éléments qui déclenchent une

bonne habitude, et réciproquement, à rendre invisibles les éléments qui engendrent des comportements néfastes. Par exemple, si notre but est de manger plus de fruits, il faut alors les mettre en évidence, en les plaçant dans notre champ de vision et à portée de main. Les objets associés aux mauvaises habitudes doivent quant à eux devenir totalement invisibles : une personne qui souhaite arrêter de fumer doit éviter au maximum les endroits où elle pourrait mettre la main sur des cigarettes. L'auteur donne un exemple frappant de l'impact de l'environnement sur les habitudes des gens : en 1971, pendant la guerre du Vietnam, le gouvernement américain découvre que plus de 20% des soldats déployés au front sont dépendants à l'héroïne. Un Comité est alors créé sous la présidence Nixon afin de procéder à l'identification et au traitement des soldats drogués. Lee Robins, l'un des chercheurs en charge de mener l'étude, constate, à la grande surprise des autorités américaines, que seulement 5% des soldats

dépendants à l'héroïne restaient accros une fois de retour aux Etats-Unis : en d'autres termes, 9 soldats sur 10 éliminent leur addiction du jour au lendemain. Robins révèle alors dans son

étude que les dépendances peuvent se dissoudre spontanément dès lors qu'un changement radical dans l'environnement de vie a lieu. Au Vietnam, les soldats américains se trouvaient entourés de signaux qui les poussaient à se droguer : l'héroïne était très facile d'accès, ils étaient exposés à beaucoup de stress, et les autres soldats en consommaient aussi. Mais une fois de retour aux Etats-Unis, comme leur environnement se trouvait drastiquement modifié et vidé de ces signaux déclencheurs, alors leur comportement changeait aussi. A l'opposé, 90% des dépendants à l'héroïne aux Etats-Unis deviennent accros après leur retour de rééducation, car après avoir quitté la clinique, ils se retrouvent dans le même environnement toxique qui les avait poussés à se droguer au départ. « *People with better self-control spend less time in tempting situations* », conclut l'auteur.



crédit : Intelligence Artificielle Canva

La deuxième loi : Rendre l'habitude attrayante

La deuxième loi du changement de comportement est « *make it attractive* ». Nos habitudes sont motivées par la dopamine, explique l'auteur, une substance euphorisante qui nous procure un sentiment de bonheur. Notre corps cherche sans cesse à reproduire les comportements qui provoquent la sécrétion de cette molécule, si bien que cela peut engendrer de mauvaises habitudes (passer trop de temps devant les écrans, manger trop de sucre, faire la fête trop souvent...). Cependant, ce système peut être utilisé à notre avantage. L'auteur propose d'associer une activité plaisante (qui génère de la dopamine) à une habitude bénéfique que l'on souhaite mettre en place, et qui, elle, est moins agréable à accomplir. Dans le livre, il donne l'exemple de l'un de ses amis, qui, voulant faire plus de sport, trouve une idée ingénieuse pour s'y forcer : étudiant en ingénierie, il met en place un programme informatique qui lui permet de relier son vélo d'appartement à sa télévision. Tant qu'il pédale, sa série Netflix continue, mais s'il s'arrête, alors son écran s'éteint. James Clear propose également de réaliser une habitude difficile juste après une activité plaisante, afin de profiter du haut taux de dopamine généré. Enfin, Clear ajoute que notre entourage influe grandement sur nos habitudes. Comme l'être humain est par nature une créature sociale, nous avons tendance à calquer nos comportements sur celui de notre famille, de nos amis, de nos collègues, afin de nous sentir intégrés. L'une des choses les plus efficaces que nous puissions faire pour développer de meilleures habitudes est donc de rejoindre un groupe où le comportement que l'on souhaite acquérir est le comportement normal des membres. Par exemple, si l'on souhaite travailler plus efficacement à l'université et obtenir de bonnes notes, alors se trouver un groupe d'amis studieux et solidaires est une stratégie efficace. « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirais qui tu es. »

“ - « Les personnes ayant une meilleure maîtrise de soi passent moins de temps dans des situations tentantes. » ”

La troisième loi : Rendre l'habitude facile

« *Make it easy* » est la troisième loi proposée par James Clear. Au

lieu de se fixer des objectifs difficiles et inatteignables, il est préférable de mettre en place de petites habitudes faciles à réaliser, peu chronophages, et surtout peu gourmandes en énergie. Il explique qu'il est dans notre nature en tant qu'êtres humains de nous tourner naturellement vers l'option qui nécessite le moins de temps et d'énergie : c'est la loi du moindre effort (The Law of Least Effort). De ce fait, l'important est de pratiquer l'habitude le plus possible, pas de la pratiquer à la perfection. Par exemple, il vaut mieux faire 10 pompes tous les jours plutôt que 100 pompes un seul jour de la semaine. Dessiner quelques croquis non aboutis tous les jours est préférable à une toile parfaite par an. Il vaut mieux lire 10 pages par nuit que 50 par semaine puis s'arrêter, car cela prend trop de temps. En effet, moins l'habitude prend de temps, et plus elle est facile à intégrer dans notre quotidien. Plus elle est difficile et longue à réaliser, plus la probabilité qu'on l'abandonne deux semaines plus tard est grande. L'auteur précise qu'une nouvelle habitude ne doit pas prendre plus de deux minutes, et qu'il est nécessaire d'automatiser nos tâches afin de rendre les bonnes habitudes inévitables.

La Quatrième loi : Rendre l'habitude satisfaisante

Pour finir, James Clear écrit : « *Make it satisfying* ». Il explique que le cerveau humain donne la priorité aux récompenses immédiates plutôt qu'aux récompenses différées. Ce qui est immédiatement récompensé est répété. Ce qui est immédiatement puni est évité. Pour adopter une habitude, il est important de se sentir immédiatement couronné de succès. L'un des sentiments les plus satisfaisants est le progrès. Si l'on a l'impression de progresser, cela nous poussera à continuer à réaliser nos habitudes positives. Il propose par exemple de mettre en place des « habit trackers » afin de suivre nos progrès au fil du temps (testé et approuvé :)) et rester motivés. En revanche, il ne faut absolument pas briser ce cercle vertueux, en manquant une habitude plus de deux fois.

AYA BERRO, L2 LSO

Les ingénieurs du chaos : Quand Elon Musk prend la relève de Gianroberto Casaleggio

Quand des milliardaires de la Silicon Valley façonnent une campagne politique, c'est un nouvel âge qui s'ouvre. Découvrez comment la « PayPal Mafia » a modifié le cours de l'histoire en orchestrant la réélection de Trump en 2024.

Comment la PayPal Mafia a propulsé Trump au pouvoir

En 2024, les États-Unis ont connu un basculement politique inédit, orchestré par une alliance inattendue entre technologie, finance et idéologie populiste. Au cœur de cette transformation, les anciens de PayPal – la célèbre *PayPal Mafia* – ont exploité leur influence technologique et économique pour remodeler la scène politique américaine, jouant un rôle clé dans la réélection de Donald Trump.

Un capitalisme numérique au service de la politique

Peter Thiel, cofondateur de Palantir Technologies, incarne l'archétype du capitalisme libertarien. Palantir, spécialisée dans l'analyse de données à grande échelle, symbolise cette inter-

connexion croissante entre big tech et institutions publiques. Grâce à son expertise dans le domaine de la sécurité et ses financements à hauteur de plusieurs dizaines de millions de dollars dans des super PACs, Thiel oriente la politique américaine vers un modèle décomplexé, où régulations et restrictions étatiques laissent place à un marché sans entraves. En exploitant les données de X et de Palantir, les stratégies politiques Trumpistes ont ainsi pu affiner leurs messages mobilisant des millions d'utilisateurs transformés en militants actifs

Elon Musk et le « Department of Governing Efficiency »

Elon Musk, autre membre influent de la *PayPal Mafia*, a multiplié les incursions dans le champ politique ces dernières années. D'abord en rachetant Twitter (rebaptisé X) en 2022, qu'il a transformé en un espace propice à la diffusion de récits populistes. À la suite de la réélection de Trump, il a été nommé à la tête du *Department of Governing Efficiency* (DGE), une institution créée ad hoc par l'administration républicaine pour moderniser et « rationaliser » l'appareil bureaucratique fédéral.

Fidèle à son penchant pour les références culturelles décalées, Musk a par ailleurs choisi de baptiser ce département en hommage à la crypto-monnaie Dogecoin, qu'il a contribué à populariser. L'acronyme DGE reflète ainsi cette association ironique entre bureaucratie,

culture numérique et capitalisme débridé. Cette touche marketing a renforcé son image auprès d'une base électorale jeune et technophile, tout en soulignant sa capacité à mélanger innovation et symboles de la même culture.

Un modèle de communication inédit

Avec X, Musk a créé un environnement médiatique où les récits populistes prospèrent. La suppression des règles de modération a offert à Trump une plateforme libre de toute restriction, où ses discours polarisants ont trouvé un écho retentissant. Parallèlement, le

DGE, sous la houlette de Musk, a utilisé sa mission officielle d'optimisation administrative pour promouvoir indirectement les idées de l'administration républicaine, tout en

mettant en avant la vision technocratique et disruptive du milliardaire.

Ce double rôle – à la fois architecte numérique et figure institutionnelle – confère à Musk une influence sans précédent. En associant innovation technologique, culture même et idéologie populiste, il brouille les frontières entre engagement politique, intérêts privés et mépris des institutions démocratiques.

Un basculement politique et culturel

En 2024, l'élection américaine marque un tournant où la technologie et la politique se confondent. L'influence de la *PayPal Mafia* ne se limite pas à des contributions financières. C'est un modèle global qui fusionne idéaux libertariens, domination technologique et culture numérique. En rendant hommage à Dogecoin à travers le DGE, Musk illustre à la fois son génie marketing et sa capacité à capter l'air du temps. Mais cette stratégie, qui mêle ironie et sérieux, soulève des questions profondes sur la direction que prend la démocratie américaine, où l'influence des géants de la tech semble sans limite.

Le paradoxe du bodypositive : accepter son corps... mais vouloir le changer

Est-ce qu'on peut vraiment aimer son corps tout en ayant envie de le transformer ? Vous êtes-vous déjà retrouvé(e) entre l'idée de l'acceptation totale et celle d'un idéal minceur ? Une question qui divise, mais qui mérite qu'on s'y attarde.

La contradiction du bodypositive : amour de soi ou standard de beauté ?

Le bodypositive, né dans les années 1960 dans le cadre des mouvements de droits civiques, visait à libérer les corps des pressions sociales et à encourager l'acceptation de soi. Ce mouvement, profondément ancré dans la défense des personnes grasses et marginalisées, appelait chacun à aimer son corps sans se plier aux standards dominants, inaccessibles pour beaucoup. Il ne s'agissait pas simplement de tolérer son reflet, mais de revendiquer l'idée que tous les corps méritent le respect, un acte de rébellion contre les normes restrictives de beauté. Pourtant, à mesure que le bodypositive s'est diffusé, un paradoxe s'est installé : comment prôner l'acceptation totale de soi dans une société où les standards de beauté demeurent si puissants ? En promouvant l'amour de soi, le bodypositive a contribué à diversifier les représentations corporelles. Mais pour beaucoup, cet idéal entre en contradiction avec un autre désir profondément ancré, celui de correspondre à un certain modèle de beauté. Ce dilemme se retrouve chez les individus eux-mêmes : nombreux sont ceux qui disent vouloir s'accepter tels qu'ils sont, tout en ressentant le besoin de changer leur apparence pour mieux correspondre aux standards. En 2022, une étude de l'IFOP montrait que 45 % des jeunes femmes, bien qu'imprégnées du message bodypositive, continuent de se sentir insatisfaites de leur corps. Cela révèle une tension entre l'aspiration à s'aimer et l'influence persistante des normes de beauté. Le bodypositive, censé libérer de la pression, en vient ainsi à créer une nouvelle forme d'injonction : celle d'être parfaitement satisfait de son corps. Mais, face aux idéaux dominants, l'acceptation de soi peut paraître inaccessible. Pour beaucoup, le bodypositive représente ainsi une dualité : un mouvement d'amour de soi qui, paradoxalement, ne parvient pas toujours à affranchir les individus des standards de beauté qui les entourent.

« Je suis bodypositive mais je veux rester mince »

cevons notre corps et celui des autres. Ils offrent une plateforme où chacun peut partager son parcours, ses doutes, et ses réussites dans l'acceptation de soi. Grâce à des hashtags comme #bodypositive et #MyBodyMyStory, des milliers de témoignages d'individus de toutes morphologies, origines et identités se retrouvent chaque jour. Ce mouvement de masse a permis de visibiliser des corps que l'on ne voyait autrefois qu'en marge des médias traditionnels, contribuant à normaliser différentes formes et tailles. Cependant, cette même plateforme qui soutient l'expression et la diversité peut facilement se transformer en un espace de comparaisons incessantes et de pression. La popularité de créatrices comme Louise Aubery (@mybetterself) est un bon exemple de cette double dynamique. Louise, très suivie sur Instagram, a construit une communauté autour de la sincérité et de l'authenticité : elle expose ses doutes, ses imperfections, et ses réflexions autour du corps et de l'acceptation de soi. Elle l'admet sans détour : "Les réseaux sociaux, c'est génial pour se rappeler qu'on n'est pas seul. Mais c'est facile d'oublier que tout est retouché, même ce qui paraît 'authentique'." Ce message reflète un aspect critique des réseaux sociaux : même les contenus qui prônent l'authenticité peuvent être soigneusement filtrés, retouchés et cadrés pour apparaître sous leur meilleur jour. Cet écart entre l'image "authentique" et la réalité nourrit un sentiment d'inadéquation chez de nombreux utilisateurs. Comme le rappelle une enquête de Dove, près de 74 % des jeunes femmes se disent influencées par la pression de paraître "naturelles" sur les réseaux sociaux, sans pourtant atteindre cette norme ambiguë de la "perfection naturelle".

SUITE EN PAGE SUIVANTE

L'effet paradoxal des réseaux sociaux

Les réseaux sociaux ont révolutionné la manière dont nous per-

de paraître "naturelles" sur les réseaux sociaux, sans pourtant atteindre cette norme ambiguë de la "perfection naturelle".

L'hypocrisie et les dangers sous-jacents

La popularité massive des contenus bodypositive sur les réseaux sociaux révèle une certaine hypocrisie qui réside dans l'injonction paradoxale de "s'aimer tel que l'on est", mais uniquement d'une manière esthétiquement plaisante. Ce mouvement, qui, à l'origine, était une révolte contre les standards de beauté restrictifs, a lui-même généré de nouvelles attentes implicites. Sur Instagram, TikTok, et d'autres plateformes, l'invitation semble être : "Soyez authentiques, mais restez esthétiques." Ce message sous-jacent montre comment l'idéal de beauté reste difficile à déconstruire, même au sein d'un mouvement qui prône la diversité. Des enquêtes récentes soulignent cette pression sournoise. Une étude menée par Dove révèle que si 70 % des jeunes femmes estiment que le bodypositive a permis d'élargir les standards de beauté, la moitié d'entre elles se sentent également contraintes de paraître "naturelles" et "parfaitement imparfaites" devant la caméra. Cela signifie que même la présentation de l'imperfection se doit d'être soignée et stylisée, donnant naissance à un nouveau type de pression sociale : montrer son corps "réel" mais sous des angles flatteurs, dans une forme d'authenticité contrôlée. Le danger de cette tendance est double. En effet, elle transforme le bodypositive en une nouvelle forme de comparaison et de compétition. Les utilisateurs se retrouvent confrontés à des corps "authentiques" qui, bien que montrant des imperfections, restent esthétiquement plaisants. La représentation de soi, même dans ses "défauts", devient une mise en scène, et ceux qui n'atteignent pas cet idéal d'imperfection "instagrammable" peuvent ressentir un sentiment de culpabilité ou d'insatisfaction. La quête de l'authenticité tourne alors en boucle, engendrant une sorte de dissonance cognitive : aimer son corps, mais seulement s'il respecte certains critères de beauté "authentique".

Redéfinir le bodypositive pour soi-même

Face aux attentes sociales et à la pression des réseaux, le bodypositive pourrait davantage consister à vivre en harmonie avec ses propres désirs, plutôt qu'à bannir toute aspiration personnelle. Il devrait offrir un espace de liberté, où chacun peut choisir ce qui lui convient sans se sentir contraint de suivre des dictats extérieurs. Que l'on se sente bien dans un corps plus rond ou plus mince, ou que l'on souhaite explorer différentes versions de soi au fil du temps, le bodypositive encourage à respecter ses propres besoins et à faire des choix alignés avec ses aspirations. Comme le dit Bree Lenehan : "C'est un chemin vers soi-même, pas un point final." Cette idée résonne chez de nombreux jeunes qui recherchent un bien-être personnalisé. En effet, selon une étude de la National Eating Disorders Association, 65 % des jeunes adultes estiment que redéfinir leur bien-être personnel, loin des attentes des autres, est crucial pour s'épanouir. Cela signifie que l'acceptation de soi ne se limite pas à rester tel qu'on est, mais peut inclure la liberté de transformer son apparence si ce désir provient d'une motivation personnelle et non d'une pression extérieure. Cette approche du bodypositive libère du jugement extérieur, permettant à chacun de suivre un chemin personnel, qu'il s'agisse d'accepter son corps tel qu'il est ou de l'ajuster selon ses envies. En se détachant des attentes sociales, cette vision redéfinit l'acceptation de soi comme un acte d'autonomie, où l'on choisit ce qui nous fait du bien sans se conformer à un idéal imposé.

En fin de compte, redéfinir le bodypositive pour soi-même, c'est trouver un équilibre entre acceptation et transformation, sans ressentir le besoin de se justifier. C'est s'autoriser à évoluer selon ses propres termes, à s'accepter, mais aussi à agir pour se sentir bien, sans que cela devienne une injonction ou une pression supplémentaire. Au lieu d'imposer un modèle unique, cette vision du bodypositive permet d'aborder son propre corps comme un projet personnel et évolutif, libre des contraintes extérieures.

MALAK BEN BELGACEM – L1 LSO

“
« Soyez authentiques,
mais restez esthétiques »
”

Monuments historiques : retour vers le futur ?

Patrimoine. C'est l'événement tant attendu dans la capitale en cette fin d'année 2024. La cathédrale Notre-Dame de Paris est sur le point de rouvrir ses portes aux fidèles et aux visiteurs, 5 ans après le tragique incendie qui a suscité une vive émotion, tant en France qu'à l'international.

Une réouverture d'ici 5 ans, c'était la promesse du Président de la République, Emmanuel Macron, au soir de l'incendie, le 15 avril 2019. Quinze mois plus tard, le 19 juillet 2020, le chef de l'État a tranché : la reconstruction se fera à l'identique, mettant fin à un débat entre partisans d'un « geste architectural » pour inscrire la cathédrale dans le troisième millénaire, et défenseurs d'une reconstruction fidèle à l'apparence voulue par Viollet-le-Duc. Concilier respect de l'héritage historique et expression architecturale contemporaine, la problématique s'étend bien au-delà de la reconstruction de Notre-Dame.

La restauration de Viollet-le-Duc ; panser et repenser le monument

« Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. » C'est le principe appliqué par Eugène Viollet-le-Duc, figure emblématique de l'architecture au XIXe siècle, célèbre pour la restauration de nombreux monuments médiévaux, comme le mont Saint-Michel, la cité de Carcassonne, ou encore le Palais des papes d'Avignon.

Après la Révolution française, la cathédrale Notre-Dame est dans un tel état de délabrement qu'on envisage de l'abattre totalement. Victor Hugo, grand admirateur de l'édifice, écrit

alors le célèbre roman *Notre-Dame de Paris*, paru en 1831, dans le but de sensibiliser le public à la valeur d'un tel monument. Un projet de restauration est alors confié à Viollet-le-Duc, qui s'était distingué sur le chantier de la Sainte-Chapelle. Mais l'architecte ne s'est pas contenté de restaurer la cathédrale, il l'a réinterprétée. L'un des éléments les plus emblématiques de son intervention est la reconstruction de la flèche, qui avait été retirée au XVIIIe siècle. Viollet-le-Duc a conçu une nouvelle flèche néogothique de 96 mètres de hauteur, fabriquée en bois de chêne et recouverte de plomb. De nombreux décors et statues sortis de l'imagination de l'architecte sont également réalisés, comme les célèbres chimères contemplant Paris du haut de la façade. Cette méthode qualifiée par l'architecte lui-même de « restauration créative » faisait déjà débat à l'époque ; ses détracteurs critiquant une restauration trop interventionniste et une réinterprétation personnelle et fantaisiste de l'architecture gothique médiévale.

L'incendie de 2019 a ravivé une question fondamentale : comment reconstruire un monument endommagé, dont l'histoire et l'identité dépassent de loin le seul domaine de l'architecture ? Les défenseurs d'un « geste architectural » plaident pour une intervention contemporaine, arguant qu'il s'agirait d'une occasion unique de marquer l'entrée de la cathédrale dans le XXIe siècle. Parmi les idées proposées, on retrouve une flèche en verre ou une structure lumineuse, signe de résilience et de modernité. L'ancien ministre de la culture Jack Lang considère ainsi qu'« on peut respecter l'esprit mais être imaginatif », estimant que Viollet-le-Duc avait lui-même « fait preuve d'invention », à son époque.

À l'opposé, les partisans de la reconstruction fidèle, soutenus par de nombreux historiens de l'art et spécialistes du patrimoine, mettent en avant l'importance de conserver l'apparence voulue par Viollet-le-Duc, déjà bien ancrée dans l'imaginaire collectif. Pour eux, toute modification risquerait de trahir l'esprit du lieu, véritable témoin de l'histoire de Paris et symbole universel de la capitale française. L'animateur Stéphane Bern a appelé à « un peu d'humilité » devant un

édifice dont les bâtisseurs étaient restés anonymes, fustigeant « les délires de certains architectes qui se sont tapis dans l'ombre ».

“ Les défenseurs d'un « geste architectural » plaident pour une intervention contemporaine, arguant qu'il s'agirait d'une occasion unique de marquer l'entrée de la cathédrale dans le XXIe siècle. ”

Restaurer sans trahir ; selon quelles règles ?

Pourquoi une restitution à l'identique du monument a finalement été préférée ? Des règles précises s'imposent pour la restauration de monuments historiques, d'autant plus que la cathédrale est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO au sein du périmètre *Paris, rives de la Seine*.

En France, toute intervention sur un monument classé doit se conformer au Code du patrimoine, qui vise à préserver l'intégrité et la valeur historique de l'édifice. Mais à ce cadre juridique national vient s'ajouter un ensemble de traités internationaux, et notamment la Charte de Venise, adoptée en 1964 par le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS). Ce texte fixe les principes de la conservation et de la restauration, prônant le respect de l'authenticité des matériaux et des techniques d'origine.

Reconstruction à l'identique ; vers une tendance ?

Le cas de Notre-Dame n'est pas isolé. D'autres monuments européens sont au cœur de polémiques similaires.

À quelques kilomètres de Notre-Dame, la flèche de la basilique de Saint-Denis (93), démantelée au XIXe siècle pour éviter l'effondrement, fait actuellement l'objet d'un projet de reconstruction à l'identique, soutenu par la municipalité et la Région. Ce projet de flèche de 89 mètres de hauteur doit s'achever en 2025 et est financé en

partie par des dons privés. Il a pour but de redonner à l'édifice son profil historique et a notamment obtenu l'appui de Stéphane Bern. Pour Mathieu Hanotin, maire (PS) de Saint-Denis et président de l'association en charge de la reconstruction, l'ambition est de « fédérer une communauté qui dépassera celle de Saint-Denis » autour de la basilique, en construisant une « société multiculturelle et attractive », dans une ville qui « se projette en avant ». Les opposants dénoncent quant à eux un « vandalisme architectural » et critiquent le financement du projet, estimant que les fonds auraient mieux servi à la rénovation du patrimoine existant.

De même, une poignée de rêveurs nostalgiques d'un Paris disparu espèrent voir un jour renaître le palais des Tuileries (Paris 1er), incendié pendant la Commune de Paris. Une association, le comité national pour la reconstruction des Tuileries, a même été créée pour rebâtir à l'identique et avec des fonds privés, un témoin de certains des plus grands événements de l'Histoire de France. Mais une telle reconstruction viendrait briser l'axe historique de Paris, allant du Louvre à la Défense, et nécessiterait une démolition de façades classées pour relier le palais au musée du Louvre. Un projet similaire, la reconstruction du château de Saint-Cloud (92) détruit lors de la guerre franco-prussienne, a également été évoqué.

En Allemagne, la reconstruction du Berliner Schloss (Palais de Berlin), résidence de l'empereur allemand rasée par l'ex-RDA, a été achevée en 2020 et a elle aussi suscité des réactions contrastées. La

façade baroque a été recréée à l'identique, tandis que l'intérieur abrite le Forum Humboldt, un centre culturel. Cette juxtaposition illustre bien le compromis entre mémoire historique et expression contemporaine.

Un cas unique : le château de Guédelon

À l'inverse des projets de reconstruction à l'identique, le chantier du château de Guédelon (89), en Bourgogne, adopte une démarche radicalement différente, centrée sur l'expérimentation et l'apprentissage. Lancé en 1997 par un petit groupe de passionnés, ce projet ambitieux vise à bâtir un château fort du XIIIe siècle en utilisant exclusivement les méthodes et les outils de l'époque médiévale. Il ne s'agit pas de reconstruire un monument existant, mais de créer une nouvelle forteresse en s'inspirant des techniques et des savoir-faire ancestraux, oubliés par l'industrialisation de la construction.

Le chantier est entièrement financé par les visites et fonctionne comme un musée vivant où artisans, tailleurs de pierre, charpentiers et forgerons travaillent sous les yeux du public. Ce projet attire chaque année des milliers de visiteurs, fascinés par l'authenticité de la démarche et l'occasion unique de voir renaître des métiers anciens. Guédelon se présente ainsi comme un véritable laboratoire historique : les chercheurs et artisans testent et redécouvrent des méthodes de construction en se basant sur les connaissances archéologiques.

Les débats sur la reconstruction des monuments historiques montrent bien l'importance que nous accordons à la préservation de la mémoire collective. La restauration de notre patrimoine n'est pas seulement une affaire de pierre et de mortier : elle révèle nos rapports au passé, à l'identité culturelle et à la manière dont nous projetons notre histoire dans l'avenir.

ALEXIS PELLET, L1 LSO

“ Les opposants dénoncent quant à eux un « vandalisme architectural » et critiquent le financement du projet, estimant que les fonds auraient mieux servi à la rénovation du patrimoine existant. ”